

DALLES FUNÉRAIRES GRAVÉES À L'EFFIGIE DU DÉFUNT

par Lisa BARBER *

Les dalles funéraires qui m'intéressent ici sont celles qui sont gravées à l'effigie du défunt, et dont le pourtour porte une inscription. Au lieu d'une effigie, on peut trouver les armoiries d'un défunt, ou bien le symbole de sa fonction ou de son métier. Les statues sculptées en relief, les monuments taillés en réserve et les dalles portant uniquement une inscription sont exclus de cette étude, de même que les dalles qui commémorent une personne et ajoutent une simple croix gravée ou bien un Christ ou autre image religieuse (1).

De tels monuments funéraires se retrouvent partout en Europe de l'ouest. Le style s'en est répandu à partir de la fin du XI^e siècle et perdure jusqu'au XVII^e siècle. On trouve des variations dans l'emplacement de l'effigie sur ces dalles plates: elle est quelquefois très petite et en bordure de la zone principale (Lombarde et Bernard de Molherat) (2), quelquefois au milieu d'une inscription (Arnaud Chavalier) (3), quelquefois sous l'inscription (Vital de Pujol, à Sassis) (4). Mais le type qui est devenu si normal qu'on ne le remarque presque pas est celui d'une longue dalle rectangulaire, bien plus longue que large, où l'effigie est grande, presque ou entièrement grandeur nature; occupant tout le centre de la dalle, elle est placée sous une arcature architecturée et elle est entourée d'une inscription courant sur tout le pourtour de la dalle, qui fournit le nom du défunt et la date de sa mort, éventuellement accompagnés d'autres informations ou d'une formule déprécatrice.

Projet de John Coales et Paul Cockerham

Depuis quelques années, deux chercheurs anglais, *Fellows* de la *Society of Antiquaries of London*, collectionnent toutes les informations concernant les dalles gravées à l'effigie du défunt qui existent et survivent actuellement en France, soit dans les églises, soit dans les musées, ou ailleurs, dans le but de publier un répertoire ou un catalogue raisonné de ces monuments. Ont déjà été recensées la Normandie, la Bretagne, la Lorraine, la Nièvre, la Touraine, l'Yonne, et plusieurs autres régions, plutôt au nord et à l'est, comme la Bourgogne, où lors d'une visite récente Paul

* Communication présentée le 21 octobre 2008, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2008-2009 », p. 269.

1. Je remercie tout d'abord le regretté John Coales (décédé en 2007), qui le premier a éveillé mon intérêt pour ces dalles et qui a toujours encouragé très généreusement le travail et les études de tant de chercheurs. Je remercie aussi Paul Cockerham, dont les connaissances en matière de dalles gravées sont sans égal, et qui a toujours soutenu et aidé mes recherches. Je remercie vivement aussi mes collègues et amis Guy Ahlsell de Toulza, Dominique Barrois, Jérôme Bertram, Marie Casters, Daniel Cazes, Marie-Jeanne Dubois, Geneviève Durand-Sendrail, Jacques Lapart, Christiane Miramont, Christelle Molinié, Ann Payne, Guilhem Pépin, Catherine Poulain, Henri Pradalier, Michèle Pradalier-Schlumberger, Maurice Prin, Bernadette Suau, Jean-Pierre Suau, Gérard Villeval, qui ont tous si aimablement aidé mes recherches et mes études. Je remercie aussi de nouveau Geneviève Durand qui a, une fois encore, si aimablement relu mon texte et l'a corrigé en m'évitant maintes fautes de français.

2. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 741.

3. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 440.

4. Voir *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 8, Paris: CNRS, 1982, n° 86.

Cockerham a déniché une bonne vingtaine de dalles inconnues ou méconnues. Ce recensement se rapporte aussi aux dalles qui ont disparu mais qui sont connues d'après des sources historiques. Malheureusement, le principal instigateur de ce projet, John Coales, est décédé en 2007, mais nous gardons tous le souvenir d'un homme qui a voué sa vie à la recherche et qui a soutenu très concrètement les recherches des autres dans le domaine des monuments funéraires; Paul Cockerham poursuit son travail, encourageant toutes les études sur ce sujet, et mènera certainement ce projet à bien (5).

L'objectif de ce projet est d'éditer un supplément au grand ouvrage de F. A. Greenhill, *Incised Effigial Slabs*; ses deux tomes, publiés en 1976 (6), présentent les résultats des recherches menées par l'auteur tout au long de sa vie. Il a réussi à répertorier toutes les dalles gravées en Grande-Bretagne (7), et en a étudié un grand nombre partout en Europe, et même au-delà. Greenhill a visité plusieurs pays de l'Europe et a bien étudié les dalles du nord de la France et de la Belgique; pour le reste de la France, il a eu recours aux informations publiées et à des descriptions fournies par des amis. Son grand ami John Coales, passionné comme lui de monuments funéraires, s'est tout d'abord voué à l'étude des « cuivres », « brasses », (8) dont un nombre très important a survécu dans les églises d'Angleterre, et qui suscitent l'intérêt, on pourrait dire la passion, de chercheurs amateurs et professionnels, les stages de « brass-rubbing » (le décalquage par frottement d'une plaque en laiton ou cuivre) attirant toujours beaucoup de candidats. La recherche plus académique bénéficie d'archives abondantes, et à une liste toujours croissante de livres sur ce sujet s'ajoutent régulièrement des bulletins, des mémoires et un périodique édités par la *Monumental Brass Society* fondée en 1887. La *Church Monuments Society*, fondée en 1979, est également très active et publie un périodique, *Church Monuments*, et une bibliographie sur Internet, et elle organise aussi des colloques. Ces deux sociétés possèdent chacune un site Internet, et la *Monumental Brass Society* y met chaque mois « à la une » une dalle sélectionnée pour son intérêt, avec photo(s) et commentaire (on y trouve parfois des dalles françaises). Ces nombreuses recherches menées en Angleterre continuent une longue tradition de publications sur les plates-tombes de cuivre et les pierres funéraires gravées (9).

Dalles en cuivre et dalles en pierre

Une forte parenté existe entre plaques mortuaires en cuivre et dalles gravées sur pierre, et il est fort possible que les mêmes artistes, artisans et ouvriers aient été régulièrement formés dans la production des deux types de monuments. Greenhill a bien compris cette parenté (10) et une étude assez récente, publiée en 1999 (11), a conforté, sur la base d'arguments stylistiques surtout, l'hypothèse d'ateliers communs à Londres où travaillaient, sous un seul maître, ceux qui gravaient des dalles en pierre et ceux qui gravaient sur les plaques en cuivre ou en laiton. Les auteurs plaident pour une reconsidération de l'idée reçue, du moins en Angleterre, selon laquelle les deux métiers étaient séparés. Il faut

5. Paul Cockerham a déjà publié plusieurs études sur des dalles individuelles, ainsi que sa thèse sur les monuments funéraires des Cornouailles, dont un grand nombre sont gravés sur ardoises: Paul COCKERHAM, *Continuity and Change: Memorialisation and the Cornish Funeral monument industry, 1497-1660*, British Archaeological Reports, British Series 412, London, 2006.

6. F. A. GREENHILL, *Incised Effigial Slabs: A study of engraved stone memorials in Latin Christendom, c. 1100 to c. 1700*, 2 vols, London, Faber & Faber, 1976. Voir aussi du même auteur: *The Incised Slabs of Leicestershire and Rutland*, Leicester, 1958; *Monumental Incised Slabs in the County of Lincoln*, Newport Pagnell, 1986.

7. Sauf quelques rares dalles, apparues depuis, mais son recensement était d'une ampleur et d'une exactitude remarquables.

8. Voir surtout la collection d'études sous la direction de John COALES, *The Earliest English Brasses: Patronage, Style and Workshops 1270-1350*, London, MBS, 1987.

9. À part les ouvrages cités dans cet article, voir entre autres (ils sont trop nombreux pour les citer tous, mais on trouvera les références dans les bibliographies de ces livres): John WEEVER, *Ancient Funerall Monuments within the united monarchie of Great Britain, Ireland, and the islands adjacent*, London, 1631. Les collections de Weever sont à la bibliothèque de la Society of Antiquaries of London. Charles BOUTELL, *Monumental Brasses and Slabs. An Historical and Descriptive Notice of the Incised Monumental Memorials of the Middle Ages*, London & Oxford, 1847. Muriel CLAYTON, *Catalogue of Rubbings of Brasses and Incised Slabs* [in the Victoria and Albert Museum, London], London: HMSO, 1915, revu et réédité en 1929 (réimprimé maintes fois). W. F. CREENY, *Illustrations of Incised Slabs on the Continent of Europe from Rubbings and Tracings*, London, 1891. Adam WHITE, « A biographical Dictionary of London Tomb Sculptors, c. 1560 - c. 1660 », *Walpole Society*, 61 (1999), 1-162. On consultera aussi, sur les dalles gravées et les cuivres de la Grande Bretagne, la publication en cours de William LACK et Philip WHITTEMORE, *A Series of Monumental Brasses, Indents, and Incised Slabs from the thirteenth century to the twentieth century*, London: Lynton, 2001-2008 (et la série continue).

10. F. A. GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 15-16.

11. Sally BADHAM and Malcolm NORRIS, *Early incised slabs and brasses from the London marblers*, London, Society of Antiquaries of London, 1999.

surtout accepter l'idée que les dessins fournis, à partir desquels les ouvriers travaillaient, se ressemblaient fortement, même si la réalisation en plaques de cuivre apportait de nettes différences par rapport à une réalisation en gravure sur pierre (12). Les archives de Tournai fournissent la preuve qu'au XIV^e siècle, les mêmes ateliers de marbriers produisaient les deux types de monuments funéraires, ceux avec des insertions de plaques de cuivre gravées, et ceux où la gravure était faite directement dans la pierre (13). Par contre, l'Allemagne fournit l'exemple d'ouvriers en plaques de cuivre gravées qui travaillaient avec d'autres artisans du cuivre et non pas avec les marbriers (14).

À Paris, au Moyen Âge, on nommait « tombiers », « tumbiers » ou « tailleurs de tombes » ceux qui se spécialisaient dans la construction et la décoration de tombes. Ils auraient pu appartenir à la corporation des maçons ou bien à celle des peintres et sculpteurs, les imagiers, et ce n'est qu'au début du dix-septième siècle que les marbriers, jusque-là inclus parmi les peintres et sculpteurs, obtiennent leurs propres lettres patentes en tant que corporation, leur travail de « faiseurs de tombes et épitaphes... et autres ouvrages de marbre ou pierres simples, polies, gravées et sculptées » étant cité spécifiquement (15). À Toulouse, les archives ne nous fournissent malheureusement pas de statuts pour ces métiers (16), et la recherche de documents d'archives en relation avec cette étude reste à faire.

Techniques

Les techniques de production sont connues d'après l'examen de dalles existantes, d'après quelques rares devis ou contrats, et d'après deux enluminures de manuscrits (17) : ces manuscrits, tous les deux du roman arthurien *L'Estoire del Saint Graal*, datent du début du XIV^e siècle (la date de 1316 se lit sur une des dalles de l'enluminure du manuscrit Add. 10292) (fig. 1) et ont été enluminés en France ou bien en Angleterre, et sont copiés très évidemment du même exemplaire pour beaucoup de leurs images. Dans les enluminures qui nous intéressent, la duchesse Flegentine discute avec un maître-tombier les détails des dalles funéraires pour Karabel et Nabur, pendant que ses ouvriers gravent une plate-tombe. Une des enluminures montre deux dalles en cours de production et il semble que le maître (ou quelqu'un d'autre) ait préalablement dessiné sur la pierre le décor et l'inscription, que deux ouvriers cisèlent ensuite en suivant cette indication et en utilisant ciseau et maillet ; l'autre enluminure, par contre, montre les artisans, toujours avec ciseau et maillet, qui, apparemment, gravent directement les lettres, sans dessin à suivre, mais ici on voit aussi deux autres dalles préparées à l'avance avec une arcade sous laquelle n'importe quel personnage pourrait figurer (fig. 2).

Greenhill a étudié en détail les indices restants sur des dalles gravées qui fournissent les indications des méthodes de travail (18). Après avoir taillé la dalle, il fallait la nettoyer et la lisser ; ensuite, une ligne centrale verticale était dessinée soit avec de la peinture soit grattée légèrement, tandis que d'autres lignes marquaient la bordure pour l'inscription, et peut-être aussi un écu, ou deux, pour des armoiries. Ces lignes étaient destinées à disparaître quand les ouvriers gravaient plus profondément. Ensuite, l'effigie, l'arcade, etc. étaient dessinés sur la dalle en pigment distinctif, et les ouvriers suivaient les lignes en ciselant avec un ciseau ou burin. La gravure pouvait être plus ou moins profonde,

12. Sally BADHAM and Malcolm NORRIS, *Early incised...*, p. 3-41.

13. A. HOCOQUET, *Le Rayonnement de l'art tournaisien*, Tournai, 1924, p. 25-27 ; Sally BADHAM and Malcolm NORRIS, *Early incised...*, p. 11. Consulter également sur les dalles funéraires de ce pays : A. de la GRANGE and I. CLOQUET, « Études sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes de cette ville », *Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai*, vol. 21, 1888 ; L. NYS, *La Pierre de Tournai*, Tournai, 1993. Hadrien V. KOCKEROLS, *Monuments funéraires en pays mosan*, 5 tomes, Malonne, 1999-2006 ; R. VAN BELLE, *Catalogue of Exhibition of Brass Rubbings of Incised Slabs and Memorial Brasses from West Flanders*, Bruges 1992 ; V. VAN DER HAGEN, *Enquête sur les dalles, lames de cuivre et autres monuments funéraires provenant d'ateliers de tombières gantois XIV^e - XV^e siècles, d'après les documents d'archives*, Gand, 1914.

14. Sally BADHAM and Malcolm NORRIS, *Early incised...*, p. 11, qui citent M.W. NORRIS, *Monumental Brasses. The Memorials*, 2 tomes, Londres, 1977, t. I, p. 124.

15. Alfred FRANKLIN, *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le treizième siècle*, Paris, 1906, p. 698-699, 467, 559-560, 370, 634, 448.

16. Voir Sister Mary Ambrose MULHOLLAND, *Early Guild Records of Toulouse*, New York, Columbia University Press, 1941 ; Philippe WOLFF, *Commerces et marchands de Toulouse (vers 1350 - vers 1450)*, Paris, Plon, 1954, à la page 549 ; ce même auteur, à la page 278 relève un document de 1370 où il est question d'un M^e Pierre de Saint-Thibéry, peyrier de Boussens, qui vend une pierre tombale à un noble désireux d'y faire sculpter son effigie, au couvent des Carmes, mais le manque d'autres documents concernant perriers, maçonnières, marbriers ou autres métiers semblables est surprenant dans une étude aussi détaillée.

17. Londres, British Library, Add. MS 10292, f. 55b, et MS Royal 14.E.iii, f. 66.

18. F. A. GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 11-16.



FIG. 1. LONDON, BRITISH LIBRARY, MS Add. 10292, f. 55b.
D'après Greenhill, *Incised Effigial Slabs*.



FIG. 2. LONDON, BRITISH LIBRARY, MS Royal 14.E.iii, f. 66.
D'après Greenhill, *Incised Effigial Slabs*.

et les lignes ainsi que les lettres de l'inscription étaient ensuite remplies de diverses matières colorées, pigment, poix, plomb, mastic, peinture (celle-ci assez rarement semble-t-il) (19). Des traces de ces matières restent quelquefois et ont pu être analysées, par exemple dans les dalles de Jean dit l'évêque, ainsi que celles des archevêques toulousains Pierre du Moulin et Bernard du Rosier qui ont gardé des restes de polychromie peu visibles à l'œil nu mais tout à fait analysables (20) (fig. 3). Assez souvent aussi, on utilisait des incrustations pour certains détails, et pour cela on gravait une matrice et on l'enduisait de poix pour retenir l'incrustation qui pouvait être de marbre (d'une couleur contrastée), de cuivre ou laiton, de plâtre, ou même de ciment (21). Ce que l'on voit de nos jours n'est donc bien souvent qu'un écho des dalles multicolores que pouvaient voir nos ancêtres en entrant dans une église.

Commanditaires

Combien coûtait une telle dalle ? Nous avons très peu de renseignements pour le Moyen Âge, et la plupart d'entre eux proviennent d'une époque tardive, mais l'essentiel est la confirmation de ce que l'on suppose : une dalle plate gravée coûtait beaucoup moins cher qu'une effigie sculptée, et le choix d'une dalle en cuivre ou en laiton augmentait largement le prix (22). Il n'est pourtant pas acquis que les commanditaires de dalles simples aient été moins riches que ceux qui commandaient du cuivre ou même des effigies sculptées en pierre ou en métal. Pour certains, c'était peut-être le cas, et bon nombre de dalles survivantes sont celles de bourgeois ou bourgeoises ou d'ecclésiastiques mineurs, de prieures. Mais on trouve aussi de grands évêques, de grands seigneurs et des chevaliers et leurs femmes. Remarquons qu'une des trois toutes premières dalles connues avec effigie et inscription autour représente le roi Sanche « *el mayor* », roi de Navarre et Castille, qui mourut en 1035 (mais son monument date de plus tard, vers l'année 1065) (23) (fig. 4). L'inscription, dont une grande partie manque, le proclame « *Rex Pireneorum Montium et Tolose* », « roi des Pyrénées et de Toulouse », et la section manquante contenait sans doute l'énumération de ses titres de Castille et Navarre (24).



FIG. 3. DALLE DE L'ÉVÊQUE PIERRE DU MOULIN, vers 1451 Toulouse, Musée des Augustins, (Inv. Ra 414). Cliché STC, Ville de Toulouse.

19. Voir Sally BADHAM, « "A new feire peynted stone": medieval English incised slabs? », *Church Monuments*, t. 19 (2004), p. 20-52.

20. Magali PHILIPPE, *Catalogue de la sculpture et de l'épigraphie funéraires gothiques au musée des Augustins de Toulouse*, 2 tomes, 2002 (ouvrage inédit conservé au Musée des Augustins), p. 61, 64, 65.

21. Pour tous détails voir F. A. GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 11-16.

22. F. A. GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 16-18; Paul COCKERHAM, *Continuity...*, p. 127-134.

23. Il fait partie d'un trio de dalles à Léon qui commémorent aussi son beau-père et prédécesseur, Garcia, comte de Castille, et un autre ancêtre, Bermudo II de Léon. La fin de l'inscription nous fournit la date de construction « *Translatus est hic a filio suo* ». Voir F. A. GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 190-91 et t. II, pl. 100a et 100b. Voir aussi Xavier DECTOT, *Les Tombeaux des familles royales de la péninsule ibérique au moyen âge*, Turnhout: Brepols, 2009, p. 86-88, 254, etc.

24. Voir aussi A. J. MARTIN DUQUE, *Sancho III el Mayor de Pamplona, el rey y su reino (1004-1035)*, Pamplona, 2007.



FIG. 4. DALLE DE SANCHE III, roi de Navarre et Castille, Leon, Museo archeologico. D'après Greenhill, *Incised Effigial Slabs*.

Ces trois dalles espagnoles, de la fin du XI^e et début XII^e siècle, sont les plus anciennes connues du type de dalle que nous étudions ici, avec effigie du défunt gravée dans la pierre et inscription le plus souvent au pourtour. Dès lors leur nombre croît, et à partir du XIII^e siècle, et jusqu'au XVII^e siècle, on retrouve des dalles tumulaires partout dans l'Europe de l'ouest, c'est-à-dire dans les pays de chrétienté latine. Il ne s'en trouve ni en Grèce ni en Russie (à part une à Kaliningrad, autrefois Königsberg en Prusse), ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un type de monument funéraire associé uniquement aux églises catholiques et protestantes. Il faut cependant mentionner les dalles que l'on trouve aujourd'hui à Chypre (qui datent de l'ère des Lusignan et des Vénitiens) (25), en Israël (dans la ville d'Acre, de la fin de l'occupation franque), dans l'île de Rhodes (des Hospitaliers), en Turquie (à Galata, et qui datent de l'époque où cette ville appartenait aux Génois), et, plus étonnant encore, en Chine avec une dalle découverte en 1951 en remploi dans les murs de la ville

de Yang-zhou (où Marco Polo aurait peut-être rempli la fonction de gouverneur de la ville au XIII^e siècle), qui porte l'inscription « *In nomine domini amen. Hic jacet Katerina filia quondam domini Dominici de Vilonis que obiit in anno domini milleximo CCC XXXX II de mense Iunii* », donc la fille d'un marchand italien, établi dans cette ville mongole, morte en 1340 ou en 1342 (selon l'interprétation du chiffre « II » qui pourrait se rattacher à l'année ou au mois) (26).

Dalles gravées dans le Sud-Ouest (27)

Revenons en Europe, et dans le Midi de la France, où les dalles gravées n'ont pas encore été autant étudiées que celles du nord de la France et des Flandres, à cause peut-être de l'absence de tout catalogue ou même d'une simple liste de ces monuments.

Jusqu'à présent, les plus anciennes dalles gravées avec effigie que je connaisse dans la région (les deux dalles de Simon de Montfort dans la cathédrale de Carcassonne et aux Augustins sont des pastiches du XIX^e siècle) (28) datent de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Mentionnons la dalle datée de 1263 (un couvercle de sarcophage retourné) d'un abbé de Saint-Sernin, Bernard de Gensac (29), représenté par sa crosse abbatiale (fig. 5). Un autre couvercle de sarcophage, actuellement à Miremont dans la Haute-Garonne, représente Honor de Durfort et date environ de l'année 1287 (30). À partir de 1290 on voit apparaître toute une série de dalles à Toulouse et dans la région toulousaine: au cimetière des Hospitaliers à Toulouse, Dame Douce, épouse de Arnaud Agulherii (31); à l'abbaye de Nizors, Marquesia de Linars (32); de la même époque, aux Jacobins de Toulouse, une dame de la famille de Foix (33); à l'abbaye de Belleperche, Guillaume

25. Voir Brunehilde IMHAUS, *Lacrimae Cypriae, Les Larmes de Chypre*, Nicosie, 2004.

26. Pour tous détails voir F. A. GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 53-57, et II, planche 4b. Consulter aussi: F. ROULEAU, « The Yangchow Latin tombstone as a landmark of medieval Christianity in China », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 17 (1954), p. 363; Frances WOOD, *The Silk Road, Two thousand years in the heart of Asia*, London: British Library, 2003, p. 125-126.

27. Les dalles de Narbonne feront l'objet d'un autre article prochainement.

28. Voir Daniel CAZES, « Pastiches de dalles funéraires gravées du Moyen Âge au Musée des Augustins », *M.S.A.M.F.*, t. XLIV (1981-1982), p. 61-85; Daniel CAZES, « Le musée des grands hommes du Midi », p. 65-69 dans le catalogue de l'exposition *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Musée des Augustins, Toulouse, 1982; Georges FABRE, « Prosper Mérimée et Alexandre du Mège », *M.S.A.M.F.*, t. XLV (1983-1984), p. 177-193; G. J. MOT, « La pierre dite de Simon de Montfort », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. LIV (1954), p. 34-36.

29. Voir l'abbé DOUAIS, « La pierre tombale de Bernard de Gensiac, abbé de Saint-Sernin (1243-1263) », *B.S.A.M.F.*, nouvelle série n° 2 (1886), séances du 6 juillet et du 13 juillet 1886, p. 64-65.

30. C. BARRIÈRE-FLAVY, « Les sarcophages de Lagrâce-Dieu et de Miremont », *B.S.A.M.F.*, nouvelle série, 37-39 (1909), p. 166-169.

31. Informations de Didier Rigal, responsable des fouilles au cimetière Saint-Jean.

32. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 811.

33. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 548.

Jaufré (34) et Gautier Levert de Clarens (35); à Goujon, Bernard de La Roche (de Rupe) (36), et l'abbesse Longrua d'Aroche (37); à Fabas, Rubea de Comminges, onzième abbesse de Lum-Dieu, morte le 31 octobre 1309 (38) (fig. 6); à Toulouse, aux Jacobins, Blanche de Gauderis et Bernard Saisset (39); des années 1320, nous connaissons des dalles à Carcassonne, Pierre de Rochefort (40) (fig. 7) et Martin de Saint-Gilles (41) (fig. 8); et des années 1330, on en retrouve à Rabastens, Pierre de Cunh (1332) (42), et à Albi, Bernard de Camiato (1337) (43) (fig. 9); à Beaumont-de-Lomagne, Martin Gras ou Rassi (1336) (44); à Toulouse, on en trouve tout au long du XIV^e siècle (Jean dit l'évêque (45), Jean Signeri (46), Arnalda de Castronovo (47) (fig. 10), Olivier de Béziers) (48) (fig. 11). Plus loin, à Lombez, l'évêque Guillaume de Durfort est commémoré sur une dalle qui doit dater de 1375 ou 1378 ou un peu avant (49), et de la même date, à Auch, le jeune chevalier Jean de Biran (1378) (50). Des dalles du XV^e siècle sont connues à Albi (l'évêque Pierre Neveu) (51), et à Toulouse les deux dalles des évêques Pierre du Moulin (52) et Bernard du Rosier (53). Au XVI^e siècle, ce type de monument était toujours à la mode à Auch (Aymeric de Maignan et Bernard du Faur) (54) (fig. 12 et 13), et au XVII^e siècle l'évêque du Couserans Bruno de Ruade a fait graver son portrait sur sa dalle funéraire (vers 1638), à Beaumont-sur-Lèze on en a fait pour Marie Charlotte de Caulet en 1684, et à Castelnau-de-Lévis, dans le Tarn actuel, en 1694 pour Emmanuel-Charles de Crussol d'Uzès.



FIG. 5. DALLE DE L'ABBÉ BERNARD DE GENSAC (Inv. Ra 517). Toulouse, Musée des Augustins. Cliché Lisa Barber.

34. Abbé POTTIER, « Pierres tombales effigées dans le diocèse de Montauban », *Bulletin de la société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. 36 (1908), p. 124-132.

35. Une dalle abimée de cet abbé, mort vers l'an 1317, est signalée par l'abbé Pottier dans son article, p. 129.

36. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 813.

37. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 812.

38. Guy BERGÈS, « L'abbaye de Lum Dieu à Fabas », *Actes des 4^{èmes} rencontres cisterciennes en Comminges (juillet 2001)*, *Bulletin Savès-Patrimoine*, 2002, 2^e et 3^e trimestres, p. 43-56; Howard BRADLEY, « Les deux abbesses de Fabas », *Bulletin municipal de Fabas*, n° 23, novembre 2008.

39. Maurice PRIN et Jean DIEUZAIDE, *Les Jacobins de Toulouse*, Toulouse, Les Amis des Archives de la Haute Garonne, 2007.

40. Sur sa chapelle et tombeau, voir Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc: la sculpture gothique (XIII^e-XIV^e siècles)*, Toulouse, 1998, p. 165-171.

41. Joseph-Léonard, marquis de CASTELLANE, « Supplément aux inscriptions du V^e au XV^e siècle, recueillies principalement dans le Midi de la France », *M.S.A.M.F.*, IV (1841), p. 255-322 et planche II.

42. Voir ci-dessous.

43. La dalle a été découverte en 1893 lors de travaux dans le chœur de la cathédrale; voir *B.S.A.M.F.*, série in-8°, n° 13 (Toulouse, 1894), séances du 5 décembre 1893 et 16 janvier 1894, p. 25 et 43. Le baron Rivières en donne une longue description dans le *B.S.A.M.F.*, série in 8°, n° 15 (Toulouse, 1895), séance du 22 janvier 1895, p. 68-69.

44. Abbé POTTIER, « Pierres tombales... », p. 130-131.

45. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 584.

46. *Les Jacobins 1385-1985. Sixième centenaire de la dédicace de l'église des Jacobins. Toulouse – Exposition au réfectoire des Jacobins du 19 septembre au 27 octobre 1985* – catalogue, n° 77, p. 41-42.

47. Date de 1364. Voir Georges BACCRABÈRE, « Le rempart antique de l'Institut Catholique de Toulouse », *Supplément au Bulletin de Littérature Ecclésiastique. Chronique de l'Institut Catholique de Toulouse*, 1974, n° 4, p. 65, no. 223; voir aussi la note à la fin de l'article sur Alamande de Castelnau, p. 108 dans *Corpus des Inscriptions de la France Médiévale, 7^e: Ville de Toulouse*, éd. Robert Favreau, Jean Michaud, et Bernadette Leplant, Paris, CNRS, 1982.

48. Quitterie CAZES, *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, thèse de doctorat (nouveau régime), sous la direction d'Yves Bruand, Université de Toulouse-Le Mirail, 1993, 2 tomes, t. I, p. 256, 340-341 et t. 2, fig. 221; Quitterie CAZES, « Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse », *A.M.M.*, supplément n° 2, 1998.

49. Voir ci-dessous.

50. Voir ci-dessous.

51. Découverte en 1895: voir *B.S.A.M.F.*, série in 8° n° 17 (Toulouse, 1896), séance du 26 novembre 1895, p. 11 et séance du 21 janvier 1896, p. 35-37; et *ibid.* n° 19 (Toulouse, 1897), séance du 15 décembre 1896, p. 22-23.

52. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 414.

53. Toulouse, Musée des Augustins, Inv. Ra 415.

54. Philippe LAUZUN, « La pierre tombale de Bernard du Faur (1532) », *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 3^e et 4^e trimestres 1915, p. 241-244.



FIG. 6. DALLE DE RUBÉA DE COMMINGES, abbesse de Lum-Dieu à Fabas. Cliché Howard Bradley.



FIG. 7. DALLE DE PIERRE DE ROCHEFORT, basilique Saint-Nazaire et Saint-Celse à Carcassonne. Cliché Michèle Pradalier-Schlumberger.

Dalles disparues mais dont l'existence est connue

Cette liste est loin d'être complète et au nombre très restreint de dalles gravées qui ont survécu, on peut ajouter les informations quelquefois très détaillées d'érudits, d'historiens, de voyageurs, qui les ont publiées et en ont ainsi préservé la mémoire, comme par exemple Jean-Jacques Percin pour le cimetière des Jacobins de Toulouse (55). Cet auteur s'est surtout intéressé à la généalogie et à l'héraldique des personnes inhumées dans l'église et le cloître, mais il a fourni également de brèves descriptions des tombeaux, tel celui de Blanche de Gauderiis, qui nous est parvenu mais dans un bien mauvais état: « *Est tumulus solo aequatus cui sculpta est figura corporis mortui, cujus haec est inscriptio: Blanca de Gauderiis, cuius anima requiescat in pace. A. 1301* » (56). L'emploi du mot « *sculpta* », pour une effigie que nous savons gravée, nous permet d'interpréter d'autres références semblables comme se rapportant à des dalles gravées, bien qu'il ne faille pas oublier la possibilité que quelques-unes aient été en effet sculptées. Les études approfondies de Maurice Prin sur les Jacobins de Toulouse nous révèlent de manière certaine les dalles gravées de

55. Joannes Jacobus PERCIN, *Monumenta Conventus Tolosani Ordinis FF Praedicatorum...*, Toulouse, 1693, p. 258-275: « *Opusculum coemeterium nostrum* ».

56. Joannes Jacobus PERCIN, *Monumenta...*, p. 260.

Maître Adhémar (1298), d'Étienne de Saint-Pol et de Bigordane de Roaix (vers 1300), d'un membre de la famille de Bourrasol (1300), de Jacques de Falgario et de sa femme (sans date), d'Odet de Saint-Jean et son fils (sans date), du chevalier du Pont (également sans date) et de l'évêque Dominique Grima (décédé en 1347) (57).

Les testaments peuvent aussi nous fournir des détails sur des dalles aujourd'hui disparues, et le travail de Marie-Claude Marandet (58) a révélé l'existence au XV^e siècle du tombeau d'un épicier toulousain, Arnaud Guardela, mort en 1430, qui avait fait préparer sa pierre tombale de son vivant car il voulait être enseveli « *in tumulo suo quod habet infra capellam Beate Marie pietatis conventus Augustinorum veterum* » (59) et *ubi est quidem lapis a parte dextra, et in dicto lapide est desculpta marca ipsius testatoris* » (60). Plus ambitieuse, et de cette même année 1430, était la pierre gravée de Gauffred de la Racine, « damoiseau, maître des ports et passages des sénéchaussées de Toulouse et de Bigorre, [qui] choisit de reposer dans l'église Saint-Barthélemy de Toulouse, dans l'entrée de celle-ci, devant l'autel de la Bienheureuse Vierge Marie » et « veut que l'on pose sur son corps une grande pierre gravée de l'effigie armée de son corps et de ses armes et que tout autour de la pierre soient inscrits son nom, son office ainsi que l'année et le jour de son obit et qu'ainsi il y ait mémoire de sa personne et de son office » (61).

Il nous manque, malheureusement, un outil de recherche très précieux pour d'autres régions de la France, les dessins exécutés pour Roger de Gaignières au XVII^e siècle (62). À part les planches de cinq

57. Maurice PRIN, *L'Ensemble conventuel des Jacobins de Toulouse*, Toulouse, Les Amis des Archives de la Haute-Garonne, 2007, p. 123, 213-217, 223, 248.

58. Marie-Claude MARANDET, « L'élection de sépulture et les croyances relatives à "l'après-mort" dans la région toulousaine entre 1300 et 1450, d'après les testaments », *A.M.M.*, t. 3, 1985, p. 103-122.

59. Sur cette chapelle et « les vieux Augustins » voir Pierre SALIES, *Les Augustins*, Toulouse, *Archistra*, 1980, p. 31, 91 ; Pierre SALIES, *Dictionnaire des rues de Toulouse*, t. I, A-H, Toulouse, 1989, p. 77 ; Alexandre DU MÈGE, « Monastère des ermites de St-Augustin de Toulouse », *M.S.A.M.F.*, t. III (1836-37), p. 141-182.

60. A.D. Haute Garonne 3 E 11 993, livre 8, f. 1r ; et voir Marie-Claude MARANDET, « L'élection... », p. 114.

61. Je cite la traduction de M.-C. Marandet, p. 114. Je cite le texte latin du manuscrit A.D. Haute Garonne, 3 E 3305, f. 133r : «... *in qua quidem sepultura et supra corpus suum ponit unum magnum lapidem longitudinis dicte sue sepulture in quo quidem lapide sit deppicta effigies sui corporis armata. Et cum armis suis. Et dictus lapis sit supra desculptus per circuitum eiusdem de anno et die sui obitus, nomen suum et officii suis, ut sit et esse possit memoria de persona sua et dictis suis officiis* ».

62. Les dessins sont conservés à la B.N.F. et à la Bodléienne à Oxford. Ils ont été reproduits et étudiés par plusieurs historiens ; on consultera d'abord Jean ADHÉMAR et G. DORDOR, « Les tombeaux de la Collection Gaignières. Dessins d'archéologie du XVII^e siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, t. LXXXIV (1974), p. 3-192 ; t. LXXXVIII (1976), p. 3-198 ; t. XC (1977), p. 3-76 ; Jean-Bernard DE VAIVRE, « Dessins inédits de tombes médiévales bourguignonnes de la collection Gaignières », *Gazette des Beaux-Arts*, t. 108 (1986), p. 97-122, 141-182 ; Jerome BERTRAM, *Gough's Sepulchral Monuments Being a Catalogue of Material Relating to Sepulchral Monuments in the Gough Manuscripts of the Bodleian Library, Calendared and Indexed by Jerome Bertram, M.A., F.S.A. of the Oratory*, Oxford, 2004. Les études de E.A.R. BROWN, « The Oxford collection of the drawings of Roger de Gaignières and the royal tombs of Saint-Denis », *Transactions of the American Philosophical Society*, vol. 78, part 5, 1988, p. 1-75 ; Anne RITZ-GUILBERT, « La Collection Gaignières : méthodes et finalités », *Bulletin monumental*, t. 166-4 (2008), p. 315-338 ; et de John COALES, « The Drawings of Roger de Gaignières: Loss and Survival », *Church Monuments*, t. XII (1997), p. 14-34. Ils fournissent d'amples informations et des bibliographies très complètes à leurs dates respectives de publication.



FIG. 8. DALLE DE MARTIN DE SAINT-GILLES ET SON FILS, Carcassonne, Musée lapidaire. Cliché Lisa Barber.



FIG. 9. DALLE DE L'ÉVÊQUE BERNARD DE CAMIATO, cathédrale Sainte-Cécile, Albi. Cliché Lisa Barber.



FIG. 10. DALLE D'ARNALDA DE CASTRONOVO, Musée de l'Institut catholique, Toulouse. Cliché Lisa Barber.



FIG. 11. DALLE D'OLIVIER DE BÉZIERS, Musée de l'Institut catholique, Toulouse. Cliché Lisa Barber.

tombeaux magnifiques de Narbonne (63), aucune information ne lui a été envoyée par ses correspondants et dessinateurs sur les monuments funéraires du Midi de la France. Ces dessins de Gaignières sont utilisés très fréquemment par les historiens de l'art funéraire en France, et le manque d'informations sur les monuments du Midi est fort malheureux. Il en résulte l'impression bien installée dans les esprits que le Midi est pauvre en monuments par rapport au nord de la France, et surtout que les dalles gravées à effigie sont rares (ce qui est vrai) et étaient rares (ce qui ne me paraît pas fondé). Émile Mâle a noté cette rareté en portant un jugement très sévère sur les dalles qu'il connaissait à Toulouse: «... à mesure qu'on s'éloigne de la région dont Paris est le centre, les belles pierres tombales deviennent plus rares... en descendant vers le Midi, on s'étonne de la rareté des pierres tombales, et, quand par hasard on en rencontre,

on s'étonne encore davantage de leur médiocrité. Les plates-tombes des archevêques de Toulouse prouvent que l'art de graver les dalles funèbres ne fut pas familier aux provinces méridionales » (64). Il ignorait qu'il avait sous les yeux les pastiches d'Alexandre Du Mège qui, en voulant rehausser la gloire de Toulouse, n'a fait que ternir la réputation de tout le Midi de la France !

Greenhill avait bien compris que le manque d'informations pourrait être comblé par de plus amples recherches, et surtout que la proximité de l'Espagne et les rapports artistiques et autres entre les pays du Midi et la Catalogne, la Navarre, l'Aragon, donnaient matière à réflexion, car le nord de l'Espagne est plutôt riche en monuments de ce type : on en trouve à Barcelone, Gérone, Tarragone, Burgos, Léon, Oviedo, Roncevaux, Saragosse, à Salamanque et aussi à Perpignan (qui datent de l'ère aragonaise).

63. Jean ADHÉMAR et G. DORDOR, « Les tombeaux... », n°s 251, 403, 726, 861, et 1436.

64. *L'art religieux de la fin du Moyen Âge en France: étude sur l'iconographie de Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration*, Paris, Colin, 7^e édition, 1995, p. 425-426.

Pertes et survie

Comment a-t-on perdu tant de dalles dans le Midi ? Et comment celles qui nous restent ont-elles survécu ? Deux questions évidemment liées et, à l'examen, c'est la survie qui étonne plus que la perte. Les plaques en cuivre d'abord, si nombreuses toujours en Angleterre, mais dont il ne reste que de très rares exemplaires en France (et ceux-ci plutôt à l'état de fragments que de plaques entières) (65), ont été fondues pour leur métal. Viollet-le-Duc notait déjà leur disparition totale en France (66), ainsi que celle des monuments sculptés en cuivre, tel le tombeau de l'évêque du Couserans Arnaud Frédet, qui se trouvait dans le couvent des Jacobins à Rieux jusqu'à la Révolution (67) ; tel encore



FIG. 12. DALLE D' AYMERIC DE MAIGNAN, Musée des Jacobins, Auch. Cliché Lisa Barber.



FIG. 13 DALLE DE BERNARD DU FAUR, Musée des Jacobins, Auch. Cliché Lisa Barber.

65. Voir H. K. CAMERON, *A List of Monumental Brasses on the Continent of Europe*, London, Monumental Brass Society, 1970, p. 34-41 ; N. J. ROGERS, « English Episcopal Monuments, 1270-1350. I. The Origins of Monumental Brasses », dans John COALES, *The Earliest English Brasses, Patronage, Style, and Workshops, 1270-1350*, London, 1987, p. 8-14 (p. 9).

66. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XV^e siècle*, t. IX, p. 67.

67. Je remercie Jean-Pierre Suau pour ces informations et les références à ces trois ouvrages : Henry MARTIN, « Tombeau de cuivre émaillé de l'église des Dominicains de Rieux », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1917, p. lxxxii-iii et p. 190-193 ; J. CONTRASTY, *Histoire de la cité de Rieux-Volvestre et de ses évêques*, Rieux, 1936 et le catalogue de l'exposition à Paris et New York *L'Œuvre de Limoges. Émaux limousins du Moyen Âge*, Paris : Réunion des musées nationaux, 1995, p. 438, n° 23.

le magnifique tombeau de Jean de Bernuy et de sa femme Marguerite du Faur, mentionné par Percin et décrit par Pierre Barthès, et dont l'histoire jusqu'à sa fonte pendant les années révolutionnaires a été étudiée par Maurice Prin (68). Ces déprédations n'ont pas attendu la Révolution et un abbé du XV^e siècle n'avait aucune honte à revendre un tombeau magnifique en cuivre qui se trouvait dans son église, celui d'Anselme de Bercenay, évêque de Laon, mort en 1238; l'abbé Henri en a retiré suffisamment d'argent pour faire réparer son église qui menaçait ruine, et il a fait graver une dalle à l'effigie de l'évêque du treizième siècle, avec une inscription autour qui raconte la vente du tombeau, l'argent gagné, la reconstruction de l'église, et la gravure de cette même dalle en 1448 (69).

Les dalles gravées en pierre ont subi dès leur mise en place l'usure des pieds et des genoux, et, avec le temps, avec l'oubli de l'ancêtre et le désir d'autres défunts de prendre leurs bonnes places, elles ont été enlevées et écartées pour laisser la place à d'autres. Mais de grandes dalles de marbre ou de calcaire peuvent être réutilisées pour de multiples usages et les récits de déprédations sont nombreux: emploi dans des pavements, pour des fondations de canaux, dans la construction d'un pont, d'un escalier, dans des jardins, dans les murs... En cas de nécessité, si elles sont en calcaire, on les brûle pour obtenir de la chaux. Les Guerres de Religion ont été un désastre pour les églises du Midi et leurs monuments, et c'est sûrement pendant cette époque que beaucoup de dalles funéraires ont été perdues. La Révolution est habituellement mise en cause pour ses destructions volontaires, mais au dix-huitième siècle déjà les évêques ainsi que les autorités civiles poursuivaient une campagne d'exhumation des cadavres des intérieurs des églises: des arguments théologiques sont invoqués, ainsi que des arguments d'unité de style, mais on fait surtout appel à la peur des contagions et des miasmes insalubres qui sortaient ou pourraient sortir du sous-sol; les inhumations à l'intérieur des églises furent interdites et on ordonna l'enlèvement des cadavres des caveaux et leur ré-inhumation dans des cimetières à l'extérieur (70) – ce qui a bien sûr entraîné l'enlèvement des dalles qui recouvraient les sépultures. Même si elles ont accompagné leurs défunts, la pluie, le vent, le froid et la végétation ont eu vite fait d'effacer toute image ou inscription. Le dix-huitième siècle n'appréciait pas du tout l'art médiéval et un nombre effrayant de monuments, de sculptures, de peintures ont été détruits ou abîmés pendant cette époque, résultat de ce que Louis Réau a appelé « le vandalisme embellisseur des chanoines » (71). Les années révolutionnaires ont vu la destruction et violation des tombeaux de Saint-Denis, et les tombeaux des archevêques de Toulouse aussi ont été violés comme tant d'autres (72). Les années qui suivirent ont vu la récupération des bâtiments religieux par l'Église mais dans un état qui nécessitait toujours, tôt ou tard, des réparations, y compris la réfection totale des pavements (73).

D'autres dalles ont paradoxalement disparu à cause des efforts faits pour les préserver: lorsqu'elles ont été encadrées dans une maçonnerie ou placées contre un mur, l'humidité remontée du sol par effet de capillarité a pu entraîner la destruction de la surface de la pierre (74).

La survie d'une dalle gravée est donc bien plus surprenante que la disparition de la plupart de celles qui ont jadis existé. Mais cette survie est toujours menacée si une dalle ne se trouve pas sous la protection bienveillante d'un musée et de conservateurs avertis. Dans la cathédrale Saint-Étienne à Toulouse, à Saint-Bertrand-de-Comminges, dans la cathédrale de Narbonne se trouvent des dalles gravées dont il ne reste que de faibles empreintes, car elles sont placées dans le sol où de nombreux fidèles les ont piétinées en effaçant inexorablement leurs détails. Dans la

68. Voir M. PRIN, *L'Ensemble conventuel des Jacobins de Toulouse*, 2007, p. 253-255; Edmond LAMOUEZE, *Toulouse au XVIII^e siècle d'après « Les heures perdues » de Pierre Barthès*, Toulouse, 1914; Joannes Jacobus PERCIN, *Monumenta...*, p. 274.

69. Voir GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 16, et la dalle est illustrée dans la collection Gaignières, Bodleian Library, vol. XI, f^o 83; Jean ADHÉMAR et G. DORDOR, « Les tombeaux... », LXXXVIII (1976), n^o 1143, p. 12.

70. John MCMANNERS, *Death and the Enlightenment*, Oxford, 1981, p. 303-367, qui cite des documents et des ordonnances, et des auteurs comme Ambroise Paré, l'abbé PORÉE, *Lettres sur la sépulture dans les églises* (Caen, 1745), Voltaire, plusieurs médecins, et autres. Un arrêt du Parlement de Paris daté du 21 mai 1765 limite les inhumations dans les églises aux curés et aux membres de la famille d'un fondateur; mais cet arrêt demeura sans effet; en 1775 Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, interdit toute inhumation à l'intérieur d'une église partout dans son diocèse; et une déclaration royale de mars 1776 impose des règles à tout le pays. Voir aussi Jacqueline THIBAUT-PAYEN, *Les Morts, l'Église, et l'État dans le ressort du Parlement de Paris au XVIII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1977. Sur cette question à une époque antérieure, voir Vanessa HARDING, *The Dead and the Living in Paris and London, 1500-1670*, Cambridge, 2002.

71. Louis RÉAU, *Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français*, 2 tomes, Paris: Hachette, 1959, p. 109.

72. Voir la dalle commémorative dans la cathédrale: « *Violata sepulchra expiavit eminentissimus cardinalis de Clermont Tonnerre XII calendis Julii anni 1828* » et énumère les tombeaux de Jean de Cardailhac, Pierre de Saint-Martial, Vital de Castelmauron, Dominique de Florence, Pierre du Moulin, Bernard du Rosier, Hector de Bourbon, Henri de Nesmond. Sur les circonstances de ceci, voir « Le Musée des Grands hommes du Midi », p. 65-70 du catalogue de l'exposition *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Musée des Augustins, Toulouse, 1982.

73. Sur la destruction de monuments d'art à travers les siècles, voir l'excellente étude de Louis RÉAU, *Histoire du vandalisme...*

74. Voir par exemple la dalle de Blaise Durand, et l'article de Daniel CAZES à la page 42 du Catalogue de l'exposition, *Les Jacobins 1385-1985, sixième centenaire de la dédicace de l'église des Jacobins*, Toulouse, 19 septembre au 27 octobre 1985; voir aussi GREENHILL, *Incised...*, t. I, p. 34-35.

cathédrale d'Albi, lors de ma dernière visite, j'ai suivi un chariot chargé de sacs de plâtre et de ciment que poussaient deux ouvriers, qui l'ont placé, après diverses manœuvres, exactement sur la dalle de Pierre Neveu (75) (fig. 14). À Miremont dans la Haute-Garonne d'autres dangers menacent la survie d'une effigie gravée. Le sarcophage d'Honor de Durfort a été retrouvé au XIX^e siècle dans la métairie dite des Pères, où les deux parties séparées servaient d'abreuvoir aux animaux (76). Il a été transféré à la place Dombes, au centre de la ville, mais sans protection contre les intempéries. Des travaux de conservation ont été effectués il y a quelques années, mais le sarcophage reste en plein air et jusqu'ici sans aucune protection. Une association locale, en liaison avec la DRAC, fait maintenant de grands efforts pour trouver un abri pour ce monument historique.

Dans l'église de Vieille-Toulouse par contre, une dalle maintenant appuyée contre un mur se trouvait jusqu'en 1941 scellée dans le sol des fonts baptismaux; les parties sur lesquelles on marchait sont effacées, et deux trous visibles au milieu ont dû être percés pour fixer la grille des fonts baptismaux, mais d'autres parties ont été protégées et on peut toujours lire la date du 10 février 1522 et les marques assez étranges d'un écu à croix montée sur une boule ou un globe, accompagné de deux figures rectangulaires dont la signification n'a pas encore été déchiffrée (fig. 15): une confrérie siégeait dans cette église et pourrait peut-être avoir un rapport avec cette dalle et ces signes (77).

La réutilisation d'une dalle peut donc paradoxalement mieux la préserver, en sa totalité ou en fragments, comme par exemple les sept fragments retrouvés lors de travaux dans le cloître de Saint-Étienne par l'abbé Bacrabère en 2001; le lion n'a rien perdu de sa beauté, ni sa queue ondulée, ni ses griffes effrayantes, ni son regard féroce qui nous fixent aussi vivement aujourd'hui qu'au jour où il a été placé sous les pieds de son défunt (fig. 16).

Examinons maintenant quelques dalles qui ont heureusement survécu.



FIG. 14. DALLE DE L'ÉVÊQUE PIERRE DE NEVEU, Cathédrale Sainte-Cécile, Albi. Cliché Lisa Barber.

75. On avait plus de respect au XIX^e siècle, car on lit dans les rapports des séances de la Société Archéologique du Midi de la France du 17 juin 1890 et du 23 février 1892, que lors de travaux sous la direction des Monuments Historiques, on avait proposé d'enlever les pierres tombales et de refaire complètement le dallage de la cathédrale; la Société a protesté et a émis « le vœu que les pierres tumulaires de Saint-Cécile d'Albi soient conservées à leur place »; vingt mois plus tard « M. le Baron de Rivières parle des travaux d'entretien de la cathédrale d'Albi. Le dallage de la nef est terminé, et les pierres tumulaires qui s'y trouvent ont été conservées et entourées d'un encadrement en pierre blanche; les vœux de la Société archéologique du Midi ont été ainsi couronnés de succès. L'on va entreprendre la réfection du dallage du pourtour du chœur, en respectant religieusement les dalles tumulaires qui y sont parsemées et sans les changer de place. » *B.S.A.M.F.*, série in-8° n° 9 (1892), p. 59. L'histoire des réfections du dallage dans cette cathédrale et des déplacements des dalles funéraires depuis cette date reste à poursuivre.

76. C. BARRIÈRE-FLAVY, « Les sarcophages de Lagrâce-Dieu et de Miremont », *B.S.A.M.F.*, nouvelle série, 37-39 (1909), p. 166-169. Louis LATOUR et AREC 31, *Le Canton d'Auterive*, (Association de recherche et d'étude des églises et chapelles de la Haute-Garonne), Éditions Empreinte, 2001.

77. Je remercie chaleureusement Madame Geneviève Sendrail de ces informations et de notre visite à cette église. Voir son livre *AREC 31. Églises et chapelles de la Haute-Garonne, le Canton de Castanet*, Portet-sur-Garonne, Éditions Empreinte, 2009, p. 387-88.



FIG. 15. DALLE DE FUNÉRAIRE DE 1522, église de Vieille-Toulouse.

La dalle de Guillaume de Durfort

Une dalle peut disparaître de vue provisoirement par manque d'informations, comme par exemple la belle dalle de Guillaume de Durfort, évêque de Lombez, mort en 1378 (78) (fig. 17). Cette dalle a soulevé l'intérêt des érudits du dix-neuvième siècle, notamment Alexandre du Mège et le baron de Guilhermy. Elle était connue par l'historien lombézien Georges Couarraze et Paul Mesplé dans les années 1970, mais elle a échappé au recensement des Monuments Historiques, et quand nous l'avons retrouvée fortuitement lors d'une courte visite à la cathédrale de Lombez, elle était couverte de débris et de poussière, sans aucune information l'accompagnant, tandis que les autres œuvres (stalles, vitraux, gisant, fonts baptismaux) bénéficiaient de notices explicatives. Cette dalle mérite pourtant bien l'attention, car même si l'effigie n'est pas un portrait, les traits du visage étant stylisés, l'évêque est représenté avec un soin particulier pour ses vêtements pontificaux, la bague à son doigt et sa crosse épiscopale. Ses armoiries (parti, au 1 [d'argent] à la bande [d'azur], au 2, parti émanché, en chef une tête de bélier) sont celles, bien connues, de la famille Durfort à dextre, parties avec d'autres inconnues mais très évidemment celles qu'utilisait cet évêque de Lombez. On a peut-être là les armoiries médiévales de la ville ou de l'évêché de Lombez, mais jusqu'ici ces armoiries n'ont pas été recensées et les recherches doivent continuer. L'inscription au pourtour nous apprend que Guillaume de Durfort a lui-même commandé sa sépulture (79), et on constate que cette inscription est restée incomplète, car il y manque notamment la date du décès: la dalle étant préparée à l'avance, du vivant de l'évêque, il n'avait pu donner ses ordres à ce sujet au sculpteur. L'emplacement actuel de la dalle (qui n'est pas l'emplacement premier) a causé l'effritement de la partie inférieure, et il faut espérer que de nouvelles mesures seront bientôt prises pour assurer la conservation de ce monument historique.

La dalle de Jean de Biran

De la même date, 1378, on trouve une dalle totalement différente, celle de Jean de Biran, aujourd'hui conservée au Musée des Augustins à Auch. La partie inférieure est exposée dans une des salles du musée, mais la partie supérieure se trouve dans les réserves (80). Cette dalle est en ardoise, matériau peu usité en France pour les pierres funéraires, mais très répandu en Cornouailles (81). La dalle de Jean de Biran, mort en bas âge et fils de Maurin de

78. Pour tous détails, voir l'article de Lisa BARBER, « La dalle funéraire de l'évêque Guillaume de Durfort à Lombez », *Bulletin de la société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, numéro 390, 4^e trimestre 2008, p. 580-588.

79. ...obiit dominus Guille[Im]us de Durofortie... is ... cuius anima requiescat in pace qui hoc sepulc[r]um fecit fieri. »

80. Je remercie Henri Pradalier de m'avoir signalé la présence de cette autre moitié de la dalle dans les réserves et l'étude de son étudiante Lucie ROVATTI, « Les réserves du Musée d'Auch », Université de Toulouse-Le Mirail, 2008, p. 16, 67-68 et 91. Je remercie vivement aussi Madame Marie-Jeanne Dubois, assistante de conservation au Musée des Jacobins à Auch, de m'avoir si aimablement accordé la permission d'étudier le fragment dans les réserves, et de toute son aide bibliographique à partir de la documentation du Musée.

81. Dont les monuments funéraires d'ardoise ont été étudiés en détail, notamment par Paul COCKERHAM, *Continuity...* Voir aussi Alice C. BIZLEY, *The Slate Figures of Cornwall*, Marazion et Penzance, 1965. Pour une étude de gravures décoratives sur ardoise, mais non pas de dalles



FIG. 16. FRAGMENTS D'UNE DALLE, Musée de l'Institut catholique, Toulouse. Cliché Lisa Barber.

Biran, conseiller du comte d'Armagnac, était originellement située dans la cathédrale d'Auch (la cathédrale du Moyen Âge), et les archives conservent la mémoire d'une donation au chapitre, offerte par le père, pour le remercier d'avoir accepté la sépulture de son fils dans la chapelle Saint-Jean de la cathédrale (82). La façon dont elle a survécu à tous les aléas de la reconstruction d'une nouvelle cathédrale, des réutilisations fréquentes de pierres, des usures du temps, n'est pas connue, mais la section inférieure est arrivée à la fin du XIX^e siècle chez un collectionneur limousin, qui en a fait don au Musée d'Auch. On a perdu la trace de l'arrivée de l'autre partie au musée. Les deux fragments ne font pas la dalle entière ; il y manque la section supérieure avec le bord où aurait figuré le début de l'inscription, ainsi que la section médiane, entre les deux fragments existants. Des doutes pourraient subsister : seraient-ce deux fragments de deux dalles gravées évidemment à la même époque mais pour deux personnes différentes (fig. 18) ? On peut néanmoins raccorder ce qui reste de l'inscription avec l'espace manquant (mots suppléés entre crochets et abréviations résolues) : « [Hic iacet Johannes de Birjano, filius nobilis M[aurin]i de Birano, qui obiit die xviii junii anno domini milesimo ccc lxxviii: ora[te pro eo ut] anima cuius in pace requiescat » (83). On note aussi que les mesures des deux fragments correspondent, qu'il s'agisse de la largeur totale ou de l'écartement des colonnes de l'arcature. Là où

funéraires, dans le pays autour de Nice (et ailleurs) aux XVI^e et XVII^e siècles, voir *L'ardoise - art et techniques en sculpture et peinture de la Ligurie au Pays de Nice*, Nice, 1992.

82. M. BRANET, « La pierre tombale de Jean de Biran (1378) », *Revue de Gascogne*, t. XXXIX (1898), p. 388-390 ; M. BRANET, *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, Séance du 11 juin, 1900, p. 89-92 ; Odile BORDAZ, *Le Musée des Jacobins d'Auch*, Auch, 1989, p. 6.

83. On note que les « S » sont gravés à l'envers, que le graveur a écrit « NI » au lieu de « IN », et que le mot « cuius » n'est pas du meilleur latin ; on a l'impression d'un manque de maîtrise.



FIG. 17. DALLE DE L'ÉVÊQUE GUILLAUME DE DURFORT, Cathédrale Sainte-Marie, Lombez. Cliché Lisa Barber.

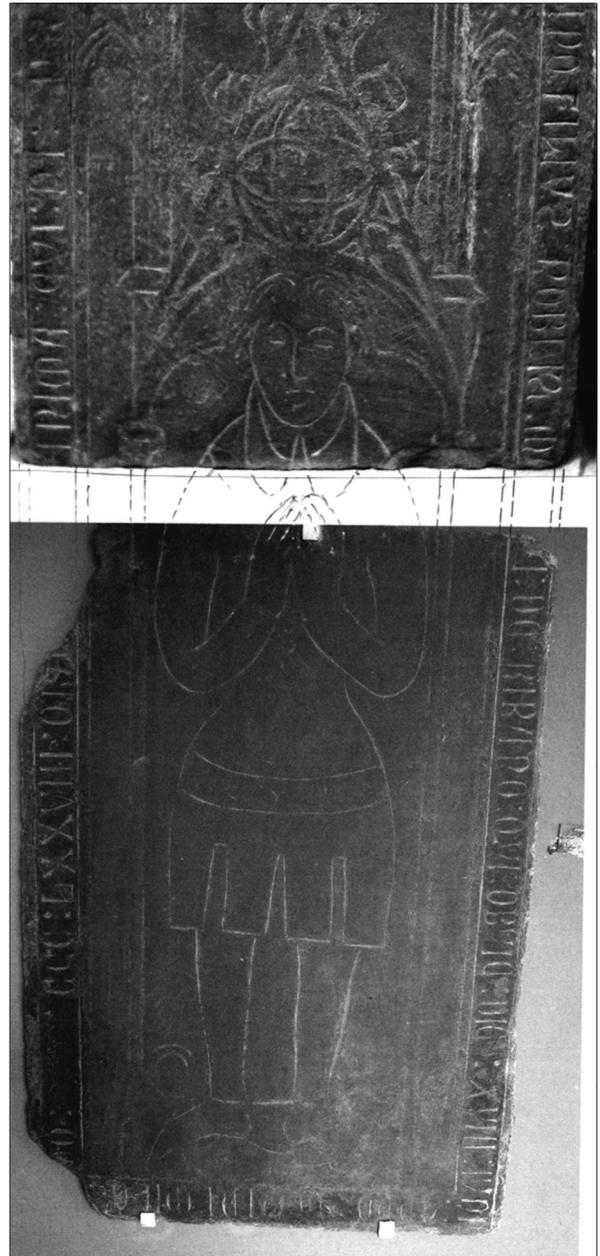


FIG. 18. DALLE DE JEAN DE BIRAN, Musée des Jacobins, Auch. Clichés Lisa Barber, retouchés par Paul Cockerham.

l'on reste un peu perplexe, c'est devant le contraste entre la gravure détaillée de l'arcature (où l'on voit d'ailleurs, sous l'arc, ce que l'on pourrait interpréter comme une représentation d'une sphère armillaire) et la gravure assez fruste du corps du jeune homme et de l'inscription. Peut-être bien que deux graveurs y ont travaillé. De petits doutes subsistent donc, mais l'appartenance des deux fragments à une seule et même dalle paraît probable.

Pierre de Cunh, à Rabastens

Un autre personnage, adulte celui-ci, est représenté vêtu de sa cotte de mailles, son épée ceinte au côté, son écu suspendu à l'épaule gauche, et entouré de quatre écus à ses armes dans les angles. C'est Pierre de Cunh, mort en 1322

(fig. 19) et enterré chez les Cordeliers de Rabastens, dont il était un bienfaiteur (84). Quand le couvent a été démoli, les dalles funéraires ont été enlevées et apportées au moulin de Murel, pour y servir de pavement. Celle de Pierre de Cunh a échappé à ce sort sans doute en raison de sa beauté, et elle a été placée dans l'église des Pénitents Blancs. Alexandre Du Mège l'ayant vu là, voulut l'acheter, mais il en fut empêché par les événements de 1830: l'église, désormais dédiée à saint Pierre étant devenue sous Louis-Philippe le siège d'une nouvelle paroisse, le curé qui prit possession des lieux décida tout de suite de garder la dalle funéraire de Pierre de Cunh dans sa ville natale. Elle est aujourd'hui exposée dans l'église Notre-Dame du Bourg, sous la bonne protection de Guy Ahlsell de Toulza (85). Cette dalle a donc passé toute sa vie à Rabastens, mais on note pourtant des ressemblances de style frappantes avec le monument de Bernard de Roque, provenant de l'abbaye de Goujon et actuellement conservée au musée des Augustins (fig. 20): même cotte de maille, même grand écu armorié, même épée, même position des mains, mêmes pieds chaussés. À part les éperons de Bernard de Roque, qui manquent aux chaussures de Pierre de Cunh, et les armoiries, c'est presque la même personne représentée, et ces deux dalles proviennent évidemment d'un même atelier. On peut aussi rapprocher le style des dalles de Jean dit l'évêque (de Toulouse) et de Marquesia de Linars (du Comminges) pour l'attitude de la tête et du corps et, comme Daniel Cazes l'a justement remarqué, l'existence d'un atelier spécialisé et bien organisé, à Toulouse ou dans la région toulousaine, est fortement probable (86).

La dalle de Bruno de Ruade

Une dalle peut aussi survivre parce qu'elle est restée cachée à la vue, comme par exemple celle réalisée pour l'évêque du Couserans Bruno de Ruade vers 1638 et apparemment jamais utilisée. Dans son testament de 1636, Bruno de Ruade indique que son tombeau a déjà été préparé dans l'église de Tourtouse: le caveau avait été creusé au pied de l'autel et il y avait déjà fait déposer un cercueil de plomb. Dans le cas où il mourrait hors de son diocèse, il demande à être enseveli chez les Chartreux de



FIG. 19. DALLE DE PIERRE DE CUNH, Notre-Dame du Bourg, Rabastens. Cliché Guy Ahlsell de Toulza.

84. Voir B. DUSAN, « Pierre tombale de Pierre de Cunh à Rabastens (Tarn) », *Revue archéologique du Midi de la France*, n° 4, avril 1866, p. 65-66; Élie-A. ROSSIGNOL, *Monographies communales ou étude statistique, historique et monumentale du département du Tarn*, 4 tomes, t. IV, Toulouse, 1866, p. 209 et p. 196-197; L. de SANTI, « Guillaume de Cunh », *M.S.A.M.F.*, t. XVII (1930), p. 71-90, p. 74 pour Pierre de Cunh; Edmond CABIE, « Guillaume de Cun de Rabastens », *L'Écho de Rabastens*, n° 172, avril 1991, p. 35-41, p. 38 sur Pierre de Cun. Voir aussi la note de Daniel CAZES dans le catalogue de l'exposition *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Musée des Augustins, Toulouse, octobre 1982 - janvier 1983, n° 94, p. 70.

85. Je dois toutes ces informations à Guy Ahlsell de Toulza, que je remercie vivement.

86. Musée des Augustins, *Guide des collections, Sculptures gothiques, XIII-XV siècles*, 1999, p. 76-77; catalogue de l'exposition *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Musée des Augustins, Toulouse, octobre 1982 - janvier 1983, n° 114, p. 75.



FIG. 20. DALLE DE BERNARD DE ROQUE (Inv. Ra 813), Musée des Augustins, Toulouse. Cliché Lisa Barber.

Toulouse, sous une dalle portant une inscription (87). La fin de sa vie a été difficile et il est finalement mort à Toulouse, où il a été enterré chez les Chartreux. Mais il a dû faire préparer de son vivant une dalle pour son tombeau à Tourtouse, et celle-ci a dû rester dans le village ariégeois où l'évêque s'était installé après des querelles mouvementées avec les chanoines de Saint-Lizier, et où il avait fait reconstruire le château épiscopal (en ruines de nos jours). À une date incertaine, quelqu'un a eu la bonne idée de



FIG. 21. DALLE DE BRUNO DE RUADE (vers 1638), église de l'Assomption, Toulouse. Cliché Marie de Casters, retouché par Christiane Miramont.

87. A. AURIOL, « Le testament de Bruno de Ruade, évêque de Couserans », *Revue de Gascogne*, t. XXXVIII (1897), p. 112-116. Auriol a trouvé le testament aux Archives départementales de la Haute-Garonne, dans le fonds des Chartreux, mais je n'ai pas pu le retrouver parmi les liasses que j'ai examinées.

réutiliser cette dalle en table d'autel pour la chapelle latérale de la Vierge dans l'église Notre-Dame de l'Assomption à Tourtouse; malheureusement, la pierre était trop longue et on l'a taillée aux dimensions voulues pour l'autel, avec perte du bas de la dalle; elle était aussi trop large et une partie du côté gauche est cachée derrière le retable en pierre construit au XIX^e siècle; sans démonter l'autel, on ne peut pas savoir si la dalle est conservée entière en largeur ou si elle a été retaillée.

Elle est restée là ignorée de tous (sauf peut-être des dames qui s'occupaient des nappes d'autel) jusqu'à sa découverte par une historienne locale, Christiane Miramont (qui a d'ailleurs écrit une biographie de Bruno de Ruade) (88). L'évêque reste cependant caché à la vue des visiteurs non prévenus, et même très difficilement visible à ceux qui, avertis, enlèvent la nappe, car la gravure est peu profonde, et le dessin peu évident de ce fait (89) (fig. 21).

La dalle est en calcaire blanc (90) et mesure 219 cm de long et 63,5 cm de large. La longueur primitive est difficile à calculer, mais on peut estimer une largeur originelle de 108 cm, calculée d'après l'équilibre sûrement voulu des dimensions. La pierre a 6 cm de d'épaisseur. Une marge est marquée tout autour par une seule ligne gravée.

L'évêque est représenté debout et c'est un vrai portrait qu'on peut comparer avec son portrait à l'huile conservé dans le trésor de la cathédrale de Saint-Lizier; sa barbe rappelle celle de Richelieu, dont il était le contemporain et avec qui il a échangé des lettres. Il porte ses vêtements pontificaux, aube appareillée et chasuble; sur la tête sa mitre, grande et haute, et sous sa main gauche passe sa crosse épiscopale, dont la volute est cachée sous le stuc. Ses mains sont jointes en prière; au-dessous de ses mains, on voit une grande croix qui pend d'un chapelet; et au-dessus, sur sa poitrine, il porte un panneau brodé des grandes lettres « I H S » surmontées d'une petite croix.

À ses pieds on remarque le chapeau épiscopal à lacs entrecroisés et reliés par des houppes, ainsi que le timbre de ses armoiries, lesquelles ont disparu quand on a retaillé la dalle pour l'ajuster comme table d'autel (91).

*
* *

L'étude détaillée de ces dalles plates à effigie dans le Midi de la France ne fait que commencer, et l'on ne peut que souhaiter le développement d'un travail d'équipe à l'avenir, car des connaissances spécialisées diverses sont requises. Des analyses pétrographiques seraient nécessaires pour définir l'origine des pierres, sinon la carrière; d'autres examens et analyses scientifiques nous renseigneraient sur les matières et les couleurs employées à la décoration de ces dalles; les recherches aux archives apporteraient éventuellement des informations précieuses sur les commanditaires, sur le prix d'une dalle, sur les maîtres-tombiers et leurs ouvriers, sur le choix d'emplacement d'un tombeau et de sa dalle. On souhaiterait également voir se développer des études sur le sens accordé au style de ces monuments funéraires, le rôle joué dans l'imaginaire d'une famille ou d'une communauté, l'apport aux pratiques de piété. Les rapports entre ce type de dalles et les autres monuments funéraires restent aussi à examiner.

88. *Bruno de Ruade, évêque de Couserans*, Nîmes, Lacour, 1999. Je remercie vivement Madame Miramont de toute l'aide qu'elle m'a apportée au sujet de cette dalle.

89. Les photos ont été prises par Madame Marie Fournier-Casters, et retravaillées par Madame Christiane Miramont.

90. Christiane Miramont m'a fourni une description détaillée: « La dalle est en calcaire blanc à grains fins, légèrement crayeux, daté du Thanétien inférieur. On appelle ce calcaire « pierre de Belbèze », du lieu où se trouvait la carrière d'exploitation à une dizaine de kilomètres de [Tourtouse], à la limite entre le département de l'Ariège et celui de la Haute-Garonne. Il a été utilisé pour de nombreux monuments de notre région, en particulier pour les anciens remparts de Toulouse et pratiquement tous les encadrements de portes et de fenêtres des maisons de notre pays sont taillés dans ce calcaire ».

91. Ses armoiries sont figurées dans un des vitraux de l'église: d'argent au chevron de sinople, accompagné de trois mouchetures d'hermines.